

Individu, espèce et génération à l'âge atomique
— Le liquidateur comme “anti-héros” —

「核の時代の個と種と世代」
—— 「反英雄」としての事故処理作業員 ——

Hervé COUCHOT
クーショ エルウエ

【要約】

チェルノブイリから福島まで、原発事故による大災害の時代は、1000年規模の哲学の枠組みを根底から揺るがすことになった。旧来の枠組みのなかで生まれた英雄的な個人像とは、西洋の場合、人類がその英雄的な個人の犠牲をたたえ、その記憶を世代から世代へと受け継ぐようなものであったはずだ。早い段階で送りこまれ、死に至る放射能を浴びた「事故処理作業員」は、英雄と認められこそすれ、それは実際のものというより形式的なものである場合が多い。彼らは反転した英雄化の対象である。それは脱人間化と脱個人化の二重の過程であって、次第に彼らの姿は感染する不可触民（パーリヤ）へと、さらには人の形をした廃棄物へと変形されていく。アキレスやオデュッセウスのような非凡な偉業の達成によって栄光の光に包まれるどころか、この「影の軍隊」の凡庸な犠牲は損得勘定で計算されていることが多い。それを支えているのは、人間が歴史上はじめて全面破壊の脅威にさらされているというイデオロギーである。

本論文では、チェルノブイリについては作家スベトラナ・アレクシエービッチと映画監督ヴラディーミル・チェルトコフの作品、福島原発作業員については平川恒太の作品を取りあげ、それらの作品がどのようにして脱個人化の力に抗し、反英雄たち一人一人のかけがえのない犠牲と身体を忘却から救い出そうとしているのかを示したい。

Introduction

“Individu”, “espèce”, “génération” : les trois notions qui nous occupent aujourd’hui¹ en plusieurs langues sont aussi trois concepts philosophiques qui ont une longue histoire derrière eux. Ces termes, très polysémiques en français, se rencontrent souvent dans les textes ou les propos portant sur l’une des catastrophes majeures de notre temps : la transformation de surfaces entières de notre planète en déserts radioactifs, humainement inhabitables, suite à des accidents nucléaires tels que ceux de Tchernobyl et de Fukushima. On parle ainsi souvent à propos des victimes de ces événements de “générations sacrifiées”.

En quels sens utilise-t-on ces notions et qu’est-ce qui dans leur approche philosophique peut nous aider à penser la singularité d’événements tels que Tchernobyl et Fukushima du point de vue des relations entre individus, espèces et générations ?

Je vais tenter de répondre à ces deux questions en concentrant l’essentiel de mes réflexions sur un type particulier d’individus humains connus sous le nom de “liquidateurs”. Il me semble, en effet, que la figure du “liquidateur”, à l’ère des catastrophes atomiques civiles, déconstruit radicalement la pensée occidentale de l’individu héroïque que nous avons héritée des Grecs, sur le plan mythologique comme sur le plan philosophique.

L’individu-liquidateur : un sacrifice sans héros ?

Du héros grec au liquidateur-paria : une héroïsation à rebours

Côté Occident, comme l’a montré l’historien de la Grèce antique Jean Pierre Vernant, l’une des toutes premières pensées de l’individu

1 Texte d’une communication traduite simultanément en japonais dans le cadre du colloque « Individu, espèce, génération à l’époque nucléaire. Comment construire notre avenir ? » (Maison franco-japonaise, 10 mars 2018).

se trouve dans la figure grecque du héros-guerrier. Cette pensée emprunte certes encore une forme mythologique mais elle entretient de nombreux rapports avec la manière dont Platon et Aristote ont respectivement tenté, à la même époque, de préciser en quoi consiste l'individualité d'une réalité, à savoir cette singularité irréductible qui la distingue de toutes les autres, son « essence » (*ousia / οὐσία*) — dont la détermination va coïncider avec la naissance de la philosophie.

À défaut d'avoir, comme les dieux, un corps incorruptible et une âme immortelle, le héros grec s'extrait des ténèbres de l'anonymat, s'individualise et s'assure une survie posthume dans la mémoire des hommes grâce à ses exploits guerriers et à sa “belle mort”, dans la fleur de l'âge, qui préserve son corps des affres de la vieillesse et de la déchéance physique. Il accepte de mourir d'une certaine manière pour devenir immortel, à condition bien sûr qu'il existe une espèce humaine pour conserver le souvenir de sa vie et chanter ses louanges à travers le temps :

« Seul l'individu héroïque, en acceptant d'affronter la mort dans la fleur de sa jeunesse, voit son nom se perpétuer en gloire de génération en génération. Sa figure singulière reste à jamais inscrite au centre de la vie commune. »²

Comme Achille, incarnation du héros grec par excellence, il est également celui qui connaît d'avance son destin funeste mais glorieux. Ainsi, dans *l'Iliade*, Achille est averti à plusieurs reprises de sa mort précoce par sa mère Thétis, ainsi que par plusieurs personnages rencontrés au pied des murs de Troie, dont un cheval divin doué de parole³. Par l'excellence de ses actions, le héros conquiert non seulement une immortalité virtuelle mais il dote de permanence les

2 Jean Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, 1988, folio essais, p.217.

3 Homère, *Iliade*, IX, 410, XIX, 416, XXII, 353, XXIII, 80, bibliothèque de la Pléiade / Gallimard, 1955, trad. R. Flacelière, pp.243, 440, 483, 490.

valeurs des hommes de son temps, qu'il sublime par son courage hors du commun. Car l'individu héroïque, tel que le pensent les grecs, n'est jamais isolé de ses pairs : il se distingue certes par ses hauts faits des hommes ordinaires mais sans se mettre à l'écart de la cité (la *polis*) qui reconnaît en lui ses vertus essentielles.

La transformation mythologique d'un être humain en héros, son "immortalisation", présuppose donc, deux sortes d'individuation et de reconnaissance : elles ne visent pas seulement à conserver le souvenir de la vie individuelle du héros mais, à travers lui, à sauver de l'oubli dans un *mythos* (c'est-à-dire une parole) une forme de vie commune singulière, le *bios* d'une société elle-même menacée de ne pas laisser de trace, comme cela transparaît, à la même époque, dans le projet de l'Histoire formulé par Hérodote :

« En présentant au public ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les grandes et merveilleuses actions des Grecs et des Barbares et, indépendamment de toutes ces choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre. »⁴

Pour les Grecs, en effet, comme le rappelle la philosophe Hannah Arendt, la vie rectiligne des individus humains est la seule qui soit exposée à la menace d'une disparition totale, à la différence des autres réalités naturelles qui existent pour toujours dès lors qu'elles ne cessent de se reproduire dans le cycle de la génération et de la corruption : les individus humains sont du même coup les seuls êtres vivants (*zôon*) qui aient besoin de la mémoire des hommes en tant qu'espèce (*génos*) pour continuer à exister :

« Les hommes sont les « mortels », les seules choses mortelles qu'il y ait, car les animaux n'existent que comme membres de leur espèce et

4 Hérodote, *Enquête*, Livre I, trad. Larcher <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/index.htm>.

non comme individus. (...) Cette vie individuelle (bios) se distingue de toutes les autres choses par le cours rectiligne de son mouvement qui, pour ainsi dire, coupe en travers les mouvements circulaires de la vie biologique (zôê). »⁵

En apparence, le liquidateur de catastrophes atomiques telles que celles de Tchernobyl et de Fukushima, lorsqu'il est officiellement consacré héros de sa patrie, semble s'inscrire dans la lignée directe de ces premiers grands individus d'exception, se distinguant de la masse de leurs semblables par leurs “coups d'éclat” glorieux. Le mot “héros” revient d'ailleurs fréquemment dans plusieurs articles de presse écrits dans les jours qui ont suivi la triple catastrophe du 11 mars 2011. De même évoque-t-on, côté Japon, le sacrifice des “cinquante premiers liquidateurs” de Fukushima, les “フクシマ・フィフティ”, désignation pouvant faire penser, à trois unités près, aux célèbres 47 *rōnin* et à leur légendaire sacrifice collectif⁶...). On trouve également dans la région de Tchernobyl des monuments funéraires commémorant le sacrifice des premiers liquidateurs qui sont intervenus le 26 avril 1986 dans la centrale Lénine pour tenter d'éteindre l'incendie du réacteur 4 et construire sur les restes de son toit un sarcophage de fortune.

Pourtant, la comparaison avec l'individualisation glorieuse des héros grecs s'arrête là : car passé le temps de la consécration et à de rares exceptions près, le traitement réservé à la plupart de ces “robots-

5 « Le concept d'histoire » in *La crise de la culture* (1954), trad. dir. Patrick Lévy, Idées / Gallimard, p.59. Platon postule néanmoins le caractère immortel de l'humanité en tant qu'espèce naturelle : « *Entre l'espèce humaine et la totalité du temps, il existe une communauté de nature, puisque sans trêve cette espèce accompagnera la marche du temps ; puisqu'elle a une manière d'être immortelle, qui est, en laissant des enfants de ses enfants, en étant toujours une et la même, de participer par la génération à l'immortalité.* » (Lois, 721c, *Œuvres complètes*, T.II, Bibliothèque de La Pléiade / Gallimard, 1950, p.771.).

6 Connu sous le nom de *Akō roshi* (赤穂浪士) ou de *genroku akō jiken* (元禄赤穂事件), et archétype du “suicide noble” dans tous les manuels d'histoire scolaire, cet épisode de l'histoire japonaise du 17^{ème} siècle a été adapté au cinéma en 1941 par Kenji Mizoguchi. Pour une analyse de la réception politique et esthétique de cette « mise en scène de la morale martiale » par la classe guerrière au pouvoir, lire l'étude classique de Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, 1984, Tel Gallimard, p.160-166.

vivants”, tel qu’il ressort de leurs témoignages, est très éloigné de cet antique processus de distinction mémorielle.

Du corps glorieux au « rebut de l’Histoire »

Quand elle a lieu, en effet, la glorification des premiers moments au cours desquels ces hommes reçoivent, le plus souvent à leur insu, des doses de radioactivité mortelles, laisse rapidement place à la gestion médicalisée d’un “objet” encombrant sur lequel il faut sans cesse effectuer des mesures ou des prélèvements. Au corps radieux du héros, averti du péril qui l’attend, se substitue un corps étranger potentiellement « contagieux » qui finit par être perçu comme un rebut à ensevelir, pareil à ces déchets hautement radioactifs enfouis pour des centaines de milliers d’années dans des centres de stockage qui fleurissent un peu partout sur la planète. Revers de la médaille : au procès symbolique de l’individualisation héroïque succède celui de la désindividualisation honteuse qui transforme, dans le meilleur des cas, le corps d’un être humain singulier en pur objet de curiosité scientifique dépourvu d’histoire et de vie spirituelle.

Il faut lire sur ce sujet les phrases terribles formulées par des liquidateurs de Tchernobyl, ou à leur propos, dans *La supplication* de Svetlana Alexievitch, en particulier dans le prologue intitulé “une voix solitaire” qui ouvre ce recueil de témoignages paru en 1997. Une femme y décrit la lente agonie et la déchéance physique de son mari, Vassil, mortellement irradié après avoir ramassé à mains nues des blocs de graphite projetés sur le toit du réacteur endommagé. Lioussenka Ignatenko, pour lui redonner également son nom, évoque le regard porté sur son corps, par les autorités médicales le qualifiant tour à tour de “réacteur” ou “d’objet radioactif hautement contaminé”, dont il faut se débarrasser au plus vite comme d’un déchet toxique :

« Quelqu’un m’exhorte : “Vous ne devez pas oublier que ce n’est plus votre mari, l’homme aimé qui se trouve devant vous mais un objet radioactif

avec un fort coefficient de contamination (...) Ce n'est plus un homme mais un réacteur, vous allez vous consumer ensemble”. »⁷

Autrement dit, l'individu sacrifié par la raison d'État atomique qui, en fait un héros, n'est momentanément soustrait aux ténèbres de l'oubli que pour y replonger très vite sous la forme d'un *paria* isolé de son monde humain et de son histoire jusque dans son trépas : *hibakusha* de l'atome civil, membre d'une nouvelle espèce post-humaine sans descendance, à laquelle on donne le nom de “Tchernobyléen” ou “robot vivant” à l'obsolescence programmée, passé par pertes et profits dans la comptabilité du “village atomique” mondial : « Nous sommes des étrangers, déclare un liquidateur de *La supplication*. On ne nous enterre pas comme tout le monde mais séparément, comme des visiteurs de l'espace. »⁸

Ce qui vaut pour le sacrifice momentanément glorifié des liquidateurs de la première heure vaut également pour les individus formant le *lumpen proletariat* de l'atome dit pacifique, qui s'occupent toujours aujourd'hui en “zone interdite” de décontaminer les sites irradiés. Côté Japon, et afin de tenter de comprendre le peu d'empathie apparent manifesté par les populations envers les “héros de Fukushima”, on a pu souligner l'importance d'une perception culturelle consistant à valoriser le sacrifice collectif plutôt que l'héroïsme individuel. Telle est l'hypothèse du professeur Takahashi Miyajima, enseignant la sociologie à l'université de *Hosei* : contrairement à ce qui se passe dans la tradition occidentale, le Japon ne serait donc pas une civilisation de l'héroïsme au singulier⁹. Je ne suis pas un assez bon connaisseur de la culture japonaise pour me prononcer

7 Svetlana Alexievitch, *La supplication*, 1997, le livre de poche “J'ai lu”, p.22-23.

8 *Ibid.*, p.87.

9 Source : « La société japonaise réserve généralement ses lauriers à une équipe tout entière, et seulement lorsque sa mission a été menée à bien ». Propos retranscrits dans « Les «héros de Fukushima» combattent dans l'anonymat », *LEXPRESS.fr*, édition du 26 mars 2011.

sur la pertinence de ce jugement mais je pense, à l’instar de Hannah Arendt, que c’est en réalité toute la culture du “héros” et de la survie de “l’individu” dans la mémoire de l’espèce humaine qui est inexorablement déconstruite par l’ère atomique” dans son versant civil et militaire.

S’exprimant en 1954 sur les nouveaux périls liés à l’arme nucléaire, Arendt suggérait que la menace d’une guerre atomique totale ne se contentait pas d’exposer à la destruction possible l’espèce humaine dans son ensemble mais qu’elle rendait obsolètes les vertus de courage et de prise de risque, inséparables depuis les Grecs de la figure du sacrifice héroïque :

*« L’homme ne peut être courageux que s’il sait que sa survie sera assurée par ceux qui lui ressemblent, qu’il joue un rôle dans quelque chose de plus permanent que lui, « la chronique durable de l’humanité » comme disait Faulkner. »*¹⁰

De fait et malgré la propagande d’État, la lutte contre l’accident nucléaire, quels que soient le courage ou l’inconscience de ces anti-

10 « Europe and the Atom Bomb », *Commonweal*, 60/24, 17 septembre 1954, p.578-580 (trad. fr. A Énégren, in *Penser l’événement*, Paris, Belin, 1989, p.191 sq.). De la même manière, c’est tout le sens du politique en tant qu’il a toujours consisté à exiger que les hommes qui y participent « consentent, en certaines circonstances, le sacrifice de leur vie » qui est remis en cause par la « possibilité de mettre un terme à a vie de l’humanité et à toute la vie organique en général » par l’usage généralisé de l’arme atomique. Or, « il n’existe pratiquement pas de catégorie politique ni de concept politique traditionnel qui mesuré à cette possibilité très récente ne se révèle dépassé sur le plan théorique, et inapplicable sur le plan pratique, et ce précisément parce qu’il y va en un sens pour la première fois de la survie de l’humanité. » (*Qu’est-ce que la politique ?*, traduction Sylvie Courtine-Denamy, 1995, Points Seuil, p.113-114. et 123-124.). Remarquons ici que le cas de Claude Eatherly, le pilote de Hiroshima, ne contredit pas complètement la figure classique du guerrier héroïque. Considéré comme un héros national à la fin de la seconde guerre mondiale, sa déchéance résulte en effet essentiellement de l’idéologie militariste de la guerre froide, qui a tenté de rendre inaudibles ses regrets, et de la manière dont il a lui-même essayé de faire tomber de son piédestal cette figure de héros érigée par les partisans de l’arme atomique. Voir la correspondance de Günther Anders et de Claude Eatherly republiée dans le livre de Anders, *Hiroshima est partout*, éditions du Seuil, octobre 2008 (p.289-475.).

héros de l'ombre qui y participent, ne peut être associée à une victoire glorieuse magnifiant, à travers le sacrifice consenti de ses héros, les vertus essentielles d'une société. Conformément à l'un des sens que prend le mot en français, la “liquidation” n'est guère que l'euphémisme désignant la faillite généralisée d'un système dans lequel il faut, au sens propre et figuré, sans cesse injecter des *liquidités* afin de le maintenir à flot, véritable “tonneau des danaïdes” de notre modernité d'*Homo Atomicus*. Une rupture s'introduit par conséquent entre la tâche dévolue au liquidateur et les valeurs d'une société qui ne reconnaît plus, dans son sacrifice ordinaire, que son incurie honteuse et son impuissance à maîtriser sa propre ingénierie.

Dès lors, si on est en droit de parler d'un “système sacrificiel” imposé à propos de la politique menée par les États pro-nucléaires vis à vis de certains individus voire de populations entières — comme le fait, à juste titre, le philosophe japonais Takahashi Tetsuya¹¹ — encore faut-il ajouter qu'il s'agit d'un sacrifice sans héros, du moins au sens où l'entendaient les Grecs : au corps glorieux du guerrier et à la survie de ses coups d'éclat hors du commun dans la mémoire des hommes se substitue le corps “honteux” quasiment invisible du liquidateur-paria, rappelant par son existence même la faillite du système qui l'a produit et invité à regagner au plus vite les limbes de l'oubli.

Pour une déconstruction esthétique de la pensée philosophique de l'individu : quelques pistes de réflexion

Il va de soi que les problèmes d'individu, tels qu'ils se posent à Tchernobyl et à Fukushima, ne se réduisent pas à la seule situation des liquidateurs de la première heure ni à celle de leurs proches, toutes tragiques qu'elles soient, et qu'il faudrait aussi évoquer ces autres individus humains ordinaires vivant encore dans les zones irradiées

11 Takahashi Tetsuya, « Fukushima ; un système sacrificiel », in *Penser avec Fukushima*, dir. M.Ferrier et C. Doumet, éditions nouvelles Cécile Defaut, 2016, p.259-271.

ou relégués loin de leurs milieux de vie, qui ont également vu leurs existences dévastées par ces catastrophes.

On pourrait également me reprocher, sur le plan philosophique, une double hérésie : celle d'avoir bâti essentiellement ma réflexion sur la mythologie grecque ainsi que sur la voix de quelques liquidateurs — autant dire sur de la “littérature” — et celle de ne pas avoir tenu suffisamment compte des “différences culturelles”, ni des multiples enquêtes argumentées et chiffrées sur les effets de la radioactivité. En bon aristotélécien, ne devrais-je pas savoir qu'il n'y a de science que du général¹², non de l'individu, que cet individu soit sujet ou objet de cette même science ?

Science et “non savoir” de l'individu

Le grand débat philosophique inauguré par Platon et par Aristote, qui n'a cessé jusqu'à aujourd'hui d'inquiéter la pensée occidentale posait déjà le problème de savoir si l'on peut connaître l'individu et même *un* individu comme tel ou s'il faut s'abstraire des particularités contingentes et changeantes des êtres individuels, tels qu'ils nous apparaissent, pour pouvoir les connaître *scientifiquement* au risque de perdre de vue ce qu'il y a de plus réel en eux.

Ce vieux problème métaphysique et ontologique se repose de façon aiguë à propos de la voix des liquidateurs mais aussi, de manière plus générale, au sujet de la prise en compte, dans une démarche de connaissance scientifique d'un événement, du témoignage individuel des victimes directes de ces catastrophes. Voici ce que déclare à ce sujet Svletana Alexievitch dans la préface de *La supplication* :

« *Un événement raconté par une seule personne est son destin. Raconté*

12 « (...) la sensation porte nécessairement sur l'individuel, tandis que la science consiste dans la connaissance universelle » (même si, ajoute Aristote, « c'est d'une pluralité de cas particuliers que se dégage l'universel. ») in *Seconds Analytiques*, I, 31, 87b 30-88a 5, trad. Tricot, éd.Vrin.

*par plusieurs, il devient l'Histoire. Voilà le plus difficile : concilier les deux vérités, la personnelle et la générale. »*¹³

Il ne s'agit pas d'opposer de façon simpliste la froide rationalité d'une "machine à penser calculante" à une vague littérature de l'intuition et du *pathos*, créditant d'emblée le témoignage individuel d'un supplément de vérité.

De ce point de vue, il est frappant de constater qu'aucun des témoignages, souvent insoutenables, que l'on trouve dans *La supplication* ne se présente comme détenteur d'une connaissance ni d'une vérité à transmettre. Bien au contraire, c'est l'aveu de non savoir qui revient le plus souvent dans ces lambeaux de monologues erratiques, non seulement au moment du surgissement de la catastrophe mais dans l'après coup d'un événement qui demeure toujours incompréhensible malgré les explications qui en sont données.

Malgré tout, si le non-savoir des individus face à l'extrême n'est pas science, il n'est pas non plus une simple ignorance de ce qui fait la singularité irréductible de l'événement, vécu non "en général" mais chaque fois de façon unique et singulière. Il relève très exactement de ce que Georges Bataille appelle l'"expérience" c'est à dire l'épreuve du réel comme "impossible". Dans la souffrance extrême, par exemple, aucun individu humain ne peut se mettre en situation de s'abstraire de cette souffrance pour tenter de l'analyser et d'en faire un objet de connaissance : l'expérience comme non-savoir désigne cette situation-limite qui abolit la distance critique requise par tout acte de connaissance mais qui n'est pas pour autant pure ignorance de ce qui la transite :

*« Nous n'avons pas tout compris, déclare ainsi un liquidateur de Tchernobyl, mais nous avons tout vu. »*¹⁴

¹³ *La supplication, op.cit.*, p.32.

¹⁴ *Ibid.*, p.88.

L'amitié de l'homme et de la bête : pour une mémoire de l'"humanimalité"

À l'ère atomique planétaire qui est la nôtre, nous ne pouvons plus penser l'individu à la manière des Grecs sur deux points essentiels : à partir du moment où l'atome civil et militaire rendent possibles la disparition de l'espèce humaine dans son ensemble et de toute vie sur terre, non seulement la survie potentielle des exploits individuels dans la mémoire des hommes n'est plus garantie, mais les autres espèces vivantes sont-elles même exposées au péril d'une disparition totale. C'est bien le temps de la vie cyclique et le temps de l'histoire lui-même qui sont désormais hors de leurs gonds.

Ainsi, nous avons non seulement admis que les espèces animales elles-mêmes sont mortelles mais que les animaux peuvent également appartenir à ce monde de pluralités individuées sans lequel *notre* monde humain ne peut se soutenir ni perdurer.

D'où le problème de penser une sorte de *bios*¹⁵ spécifique pour les espèces animales qui, sans se confondre avec celui des hommes, puisse néanmoins donner lieu à une forme de mémoire commune de ce monde en partage, que l'âge atomique expose à une destruction totale. C'est, dans ce cas, l'ancienne opposition de la langue grecque entre "bios" (la forme de vie singulière propre à un individu ou un groupe) et "zôê" (le mode d'être de tous les vivants) qui doit être déconstruite, sans être complètement invalidée.

Ce souci de sauver une mémoire commune et de réindividualiser la communication des hommes et des animaux est omniprésent dans les récits des liquidateurs de Tchernobyl qui montrent à quel point le destin des espèces est lié et comment, dans la nudité de la souffrance et de la mort auxquelles la contamination radioactive expose tous les vivants, l'animal a désormais lui aussi besoin de l'homme pour assurer sa survie virtuelle dans une mémoire commune, de la même manière

15 En grec ancien « *Bios* » signifiait la forme ou la manière de vivre propre d'un être singulier ou d'un groupe de vivants.

que l'homme a plus que jamais besoin des animaux pour être averti du danger invisible de la radioactivité auxquels ces derniers sont immédiatement sensibles.

C'est sans aucun doute à l'art qu'il échoit, depuis Lascaux, de conserver une trace chaque fois singulière ce cette “amitié de l'homme et de la bête” pour reprendre le titre d'un texte de Georges Bataille¹⁶. Du côté de Fukushima, un même souci de se mettre à l'écoute de la voix silencieuse (*phonê*) de l'animal¹⁷ et d'en conserver la trace vivante, sur fond de catastrophe atomique, transparaît dans les fictions de plusieurs romanciers japonais tels que Kawakami Hiromi¹⁸, Tsushima Yûko¹⁹, Tawada Yôko²⁰ ou encore Furukawa Hideo²¹. C'est aussi la position de celui que l'on nomme le “dernier homme de Fukushima”, Matsumura Naoto, resté dans la zone interdite à Tomioka pour nourrir les animaux et qui, animé par la conviction shintoïste d'une solidarité essentielle entre tous les vivants, exprime sa volonté de réparer le lien de solidarité (*kizuna* 絆) trahi entre l'homme et l'animal par l'évacuation des territoires irradiés : « Un jour, dit-il, les vaches mortes devront trouver la paix et ce sera le devoir des hommes de les y aider. »²²

Corps individués et régimes de visibilité

Enfin, dans le prolongement des études foucaaldiennes sur les relations entre pouvoirs, individus, et régimes de visibilité en Occident,

16 Georges Bataille, « L'amitié de l'homme et de la bête », in *Oeuvres complètes*, T.XI, Gallimard 1988.

17 On peut penser aussi à cet étrange dialogue noué par un liquidateur avec son chien dans le film de Wladimir Tchertkoff, *Le sacrifice* (2003) : <https://www.dailymotion.com/video/xjjo17> (12'29" - 12'57").

18 *Kamisama* (神様) *Dieu*, 1994 (version anglaise à lire en ligne “God bless you”, 2011) : <https://granta.com/god-bless-you-2011/>

19 Lire la nouvelle intitulée “La mer tranquille et l'ours brun” (trad. A. Bayard Sakai), in *L'archipel des séismes*, Picquier poche, 2012, p.347-383.

20 *Journal des jours tremblants*, trad. B. Banoun, Verdier, 2012, p.25-29.

21 *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* (*Umatachi yo, Soredemo hikari wa muku de*, traduit du japonais par Patrick Honoré, 2013, éditions Philippe Picquier.

22 Cité par Antonio Pagnotta, *Le dernier homme de Fukushima*, éditions Don Quichotte, 2013, p.30-31.

il faudrait se poser la question de savoir comment montrer un corps individué, et ce que peuvent, sur le plan éthique et esthétique, certaines images de liquidateurs comme celles que l'on trouve dans *Le sacrifice* de Wladimir Tchertkoff et Emmanuela Andreoli : comment échapper à la fois à l'imagerie *kitsch* des corps héroïsés, usinée en série par la propagande d'État, et à l'exposition complaisante de la déchéance physique des corps irradiés, réduits à des objets d'observation scientifique voire de curiosité morbide ? Autrement dit, comment restituer leur spiritualité et leur dignité, comment redonner leur "aura" et leur hauteur à ces corps ordinaires, dont certains ne peuvent même plus tenir debout, comme celui du dernier liquidateur survivant, Anatoli Saragovietz, dans le film de Tchertkoff et Andreoli ? Et à partir de quelles images ?

Commentant ce film, le critique de cinéma Luc Vancheri insiste tout particulièrement sur la manière dont les deux réalisateurs ont voulu montrer « l'image d'un homme qui résiste au récit de sa déchéance » jusque dans la beauté de son corps infirme exposé dans sa nudité :

*« Quelque chose insiste, frappe dans cette séquence. Le corps apparemment indemne, malgré la paralysie et les souffrances. L'homme est beau, la poitrine est large, les bras encore forts, les muscles ont la souplesse de ces corps reposés comme on en rencontre chez Rubens ou chez Pontormo, dans les dépositions de croix et les mises au tombeau. »*²³

De toute évidence, les deux réalisateurs du *Sacrifice* n'ont pas cherché à dissimuler les souffrances physiques de cet homme ni à les "esthétiser" mais à lui restituer son corps et son histoire, évitant le double piège de l'iconographie édifiante et de l'imagerie scientifique qui, au final, tendent toutes deux à transformer le corps d'un individu

23 Luc Vancheri, *Le Sacrifice* (article à lire en ligne sur le site "enfants de Tchernobyl": http://enfants-tchernobyl-belarus.org/lib/exe/fetch.php?media=filmographie:l.vancheri-le_sacrifice.pdf)

humain en objet. Se faisant, comme le constate justement Vancheri, ces deux cinéastes ont ouvert la voie à une spiritualisation d'hommes et de femmes ordinaires et à une « morale du visible ».

Il s'agirait moins, en somme, de s'interroger, comme le faisait Foucault, sur les types de pouvoir qui font émerger les individus ordinaires de l'anonymat — ou les empêche au contraire d'accéder à la visibilité — que de se demander *ce que peuvent* les images dans la restitution d'un corps individuel et de la singularité de son histoire. Toute une éthique et une esthétique de l'individu en découlent.

C'est précisément cette éthique et cette esthétique qui inspirent directement l'installation récente de l'artiste-plasticien japonais Hirakawa Kota intitulée “black color timer” (2016-2017). Cette œuvre, composée de 108 horloges entièrement noires et réparties sur six rangées horizontales, montre les effets de la désindividualisation et de l'effacement auxquels ont été exposés les premiers liquidateurs de Fukushima. En même temps, elle préserve de l'oubli leurs visages dont les traits singuliers émergent peu à peu à mesure que le spectateur s'approche des disques qui, de loin, semblaient les occulter. Tel est bien le sens de ce geste artistique, volontairement ambivalent, qui utilise le même noir que les céramiques antiques représentant les héros grecs et pour lequel Hirakawa a forgé un néologisme particulièrement approprié : “l'inhéritage des mémoires”²⁴. Voici, pour finir, la description de cette installation telle qu'on peut la trouver sur son site personnel :

« Cette œuvre représente des portraits de travailleurs du démantèlement de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi après l'accident, en utilisant uniquement de la peinture noire répandue sur la surface de 108 horloges radio. Les ouvriers dessinés dans cette œuvre portent une combinaison de protection contre les radiations et seule la peinture noire

24 Traduction approximative du japonais “Kioku no Keisho” 記憶の経書

est utilisée à la fois pour le fond et pour l'image qui y apparaît. Il est difficile d'identifier les traits individuels qui y sont esquissés. Quand les gens regardent cette œuvre d'art, ils s'approchent de l'image pour essayer de découvrir ce qui y est représenté. Ensuite, ils peuvent écouter le son de la seconde d'une horloge qui peut être entendu comme le son de chaque battement d'un coeur et qui peut aussi être ressenti comme le son de l'alarme signalant la durée limite d'exposition aux radiations, dans le cadre des travaux de démantèlement de la centrale nucléaire.»²⁵



²⁵ Adresse du site : <http://hirakawa-studio.sub.jp/1019-2/> (Traduction personnelle).

Conclusion

L'importance d'événements tels que ceux de Tchernobyl et de Fukushima ne se mesure pas seulement aux conséquences dramatiques qui en résultent, tant pour les populations humaines que pour les espèces vivantes. C'est bien, à partir d'eux, un changement de monde qui doit être pensé.

Les problèmes philosophiques que nous ont légué les Grecs ne sont pas obsolètes, mais ils doivent être repris à partir d'un horizon auquel ils ne pouvaient pas penser : celui d'une ère atomique imprévisible, à la fois civile et militaire, dans laquelle la disparition de toute trace de vie sur terre est devenue une possibilité. Or, depuis Aristote, toute la pensée de l'individu, dans ses rapports à l'espèce et à la génération, s'est finalement développée en relation avec une philosophie de la pluralité vivante qui se trouve à son tour menacée par l'uniformisation d'un discours continuant à se rapporter au réel à l'aune de la seule mesure chiffrée. La tâche qui incombe à la philosophie est dès lors la même que celle de l'art : sauver l'individu du règne de l'équivalence généralisée en lui restituant sa forme singulière, sans renoncer à un effort de compréhension qui dépasse la seule prise en compte des situations individuelles.

Bibliographie

ALEXIEVITCH, Svetlana (1997), *La supplication*, trad. Galia Ackerman et Pierre Lorrain, éd. Lattès / le livre de poche

ANDERS, Günther (1956), *L'Obsolescence de l'homme*, trad. Christophe David, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances (1996), *Hiroshima est partout*, trad. Trierweiler, Morabia, Veyret et Cazenave, éd. du Seuil.

ARENDT, Hannah (1972), *La crise de la culture*, trad. P. Lévy *et al.*, éd.

Gallimard / Idées. (1989), *Penser l'événement*, trad. Cl. Habib et al., éd. Belin. (1995), *Qu'est-ce que la politique ?*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, éd. du Seuil, collection « Points »

GUARNIERI, Franck & TRAVADEL Sébastien (2018), *Un récit de Fukushima*, P.U.F.

PAGNOTTA, Antonio (2013), *Le dernier homme de Fukushima*, éd. Don Quichotte.

TAKAHASHI, Tetsuya (2016), « Fukushima ; un système sacrificiel », in *Penser avec Fukushima*, dir. M. Ferrier et C. Doumet, éd. nouvelles Cécile Default.

TSUSHIMA, Yuko (2012), “La mer tranquille et l'ours brun” (trad. A. Bayard Sakai), in *L'archipel des séismes*, éd. Picquier poche.

VERNANT, Jean-Pierre (1989), *L'individu, la mort, l'amour*, éd. Gallimard / Folio.

Filmographie

TCHERTKOFF Wladimir & ANDREOLI Emmanuela, *Le sacrifice* (2003)